

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

<b>PREMIERE ANNEE.</b>	<b>Paraissant le JEUDI.</b>	<b>NUMERO 12.</b>
<b>ABONNEMENTS.</b>	<b>2 CENTS</b>	<b>ADMINISTRATION ET REDACTION :</b>
Un an ..... \$ 1.00	<b>LE NUMERO.</b>	<b>32 RUE BONSECOURS</b>
Six mois ..... 50		Boîte 1959, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois ..... 25		

MONTREAL, 21 JUILLET 1881.

## PHAROLD LE BOHEMIEN.

XIII

(Suite)

—Et cependant le coupable, c'était lui, s'écriait-il. Mais il redoutait qu'une découverte inattendue ne vint à diriger les soupçons sur sa personne, et allant au-devant du danger avec une infernale audace, il se couvrit, aux yeux des juges, de la chose même qui eût dû le perdre : l'amitié notoire que lui portait la victime. Il fut bien inspiré d'ailleurs. Personne, excepté le bailli de Pierrie, peut-être, ne le crut un instant capable d'une action aussi noire. Le marquis de Tréveneuc et sa femme furent les premiers à témoigner en sa faveur et à se porter garants de sa parfaite honnêteté. Ils ne connaissaient guère cette race sauvage, dont l'âme incapable de s'élever au sen-



D'Escoublac, pour s'étourdir, avait bu coups sur coups. (Page 136, col. 1.)

timent de la reconnaissance, est invinciblement dominée par ses instincts cupides et féroces.

Moi-même, alors, je joignis ma voix à celle des miens. Non

tréressé.

—Oui, grâce à Dieu, répartit ce dernier avec un pâle et haineux sourire. Mais ce ne fut pas sans peine. Un instant je

que j'eusse un seul instant partagé leur erreur. Mais je sentais que Pharold, fort de leur témoignage et de l'absence de preuves échapperait, quoi que je dise, aux rigueurs de la justice, et je ne voulais pas d'une demi-réparation. Puis je savais que, prisonnier, il se renfermerait dans un farouche silence, tandis que libre et rassuré par l'attitude de la famille, contre toute recherche ultérieure, il commettrait sans doute quelque imprudence qui me fournirait la preuve dont j'avais besoin ; et cette preuve, j'étais bien résolu, si jamais je pouvais la saisir, à ne pas la laisser échapper.

—Et y avez-vous réussi ? demanda le baron d'Escoublac, que l'habile et perfide récit du comte avait vivement in-

dé-espérai. Il allait quitter le pays et je n'avais encore rien pu découvrir. Heureusement l'idée me vint de m'adresser à quelqu'un de ces bohémiens. J'achetai le concours d'une vieille femme de la tribu, lui promettant une grosse récompense si elle me livrait une preuve décisive, quelle qu'elle fût. Je n'attendis pas longtemps. Deux jours après, elle m'apportait le portefeuille de Lalande, volé par elle dans la poche de l'assassin, pendant son sommeil. Ce portefeuille, je crois vous l'avoir dit, renfermait une somme assez considérable en billet de caisse. Ils avaient tous disparu déjà, sauf un : mais celui-là les valait tous, car il était une preuve plus accablante encore que le portefeuille. Il portait au revers quelques mots et une date écrits de la propre main de Lalande, et c'était sans doute cette circonstance qui avait empêché le misérable de s'en débarrasser. Je me croyais sûr du succès.

—Vous deviez l'être en effet.

—On voit bien que vous n'avez jamais eu à lutter contre l'astuce et l'habilité de ces vagabonds. Le jour même Pharold disparut, et bien que je ne ménageasse ni ma peine, ni mon argent, il me fut impossible de découvrir ce qu'il était devenu. Tout ce que je pus apprendre, c'est que sa tribu, quelques semaines après, quittait la France et passait en Espagne. S'aurait-il aperçu de la disparition du portefeuille? La vieille femme committ-elle une double trahison en ne me livrant ces deux preuves qu'après avoir acquis la certitude que l'assassin était hors de péril? Je l'ignore encore. Mais j'inclinerais plutôt à admettre la dernière de ces suppositions, car j'ai appris depuis que ces misérables se gardent fidèlement le secret de leurs méfaits.

—Ils ont entre eux la probité des voleurs, dit le baron avec un sourire. Cela doit être.

—Oui, et de la moindre trahison ils tirent, paraît-il, d'horribles vengeance. Quoi qu'il en soit, ce Pharold m'avait échappé. Tout en procédant aux recherches les plus actives, j'avais gardé le silence sur ma découverte. Craignant qu'une indiscretion ne l'eût averti du danger, j'attendais son arrestation pour produire les preuves dont j'étais porteur. Lorsque j'eus la certitude que toutes les recherches resteraient vaines, après quelques hésitations, je persistai dans mon silence. Je ne voulais pas, si jamais un hasard nous remettait en présence, qu'il pût se douter que je tenais sa vie en mon pouvoir. Ce hasard, je l'ai attendu vingt ans. Mais mon attente n'aura pas été vaine. Il a enfin reparu.

Le baron releva vivement la tête.

—Vous savez où il se trouve, dit-il.

—Oui. Depuis trois jours il est dans la paroisse de Pierre.

—Depuis trois jours! s'écria le baron, croyant enfin comprendre quel service le comte attendait de lui. Et il n'est pas encore arrêté?

—Non, et bien que depuis ces trois jours je le surveille attentivement, je n'ose encore espérer qu'il le sera. C'est un homme merveilleusement doué pour le mal. A l'adresse ordinaire de ces vagabonds, à leurs ruses de sauvages, il joint une audace et un sang-froid qui déjouent tous les pièges.

—Fût-il le diable en personne! s'écria le baron avec un juron énergique, je réponds, moi, de vous l'amener ici pieds et poings liés, et soyez tranquille, d'Erbray, si c'est le service que vous aviez à me demander, votre affaire est en bonnes mains.

Un sourire presque imperceptible et légèrement ironique s'ébaucha sur les lèvres du vieillard.

—Je compte en effet sur votre aide, Roger, dit-il doucement, et je sais combien elle me sera précieuse. Mais ce n'est pas tout d'arrêter l'assassin, il faut encore le convaincre de son crime.

Le baron regarda son ami d'un air étonné.

—Et ces preuves dont vous me parlez, dit-il, ne les avez-vous donc pas?

—Sans doute. Mais une circonstance que je viens d'apprendre les frappe d'impuissance. La vieille femme qui me les avait vendues est morte, et maintenant que je ne puis plus pouver comment elles sont arrivées entre mes mains, elles perdent évidemment toute signification. Elles pourraient même, si je les produisais, se retourner contre moi et donner lieu à d'indignes suppositions. Songez que j'étais brouillé avec Lalande et que sa mort a mis mon fils en possession de biens considérables, dont la propriété lui était assurée, il est vrai, mais dont il avait de longues années à attendre la jouissance. Le témoignage de Langoat, le vôtre, celui de toutes les personnes qui m'ont vu à ce bal réduiraient sans doute à néant une pareille accusation. Mais prévenu de haine et de cupidité, je n'en serais pas moins en butte aux plus flétrissants soupçons, et, si l'on venait à dire que ce crime, si je ne l'ai pas commis de mes propres mains, j'ai pu en charger un complice inconnu, j'aurais beau répondre et prouver que j'ignorais alors la présence de Lalande, proscrit et fugitif, à Montbrun, des doutes demeureraient certainement dans l'esprit de beaucoup de personnes. Or, ces doutes, pour l'honneur de mon fils autant que pour le mien, je ne dois pas les faire naître.

—Certes, dit le baron d'un air pensif, et le cas est grave et embarrassant. J'avoue que, pour ma part, je ne vois pas comment vous pourrez sortir de cette impasse.

Le comte regarda attentivement le baron d'Écoublae, cherchant avec anxiété sur son visage l'effet produit par cet aveu. Mais il n'y découvrit pas de trace de soupçons, et, dans le fait, le baron n'en concevait aucun.

Connaissant déjà, par le chevalier de Langoat, dans l'honneur duquel il avait toute confiance, une partie de ces événements, il n'eut pas un instant l'idée que le comte pouvait être coupable. Il acceptait même, comme parfaitement véridiques, tous les détails d'un récit dont chaque parole était un mensonge. Son unique préoccupation était de se rendre utile à son ami en trouvant un moyen de le tirer d'embarras.

Rassuré par son examen, le comte reprit :

—Ce moyen que vous cherchez, je l'ai trouvé, Roger. Mais il est délicat et périlleux, et j'avoue que si un hasard dont je ne saurais trop me louer ne vous eût conduit ici, j'aurais hésité sans doute à y recourir. Un ami seul pouvait me prêter ce concours, et un ami comme vous, me connaisant assez pour rendre justice aux sentiments qui inspirent ma conduite et capable, par dévouement, de sacrifier certains scrupules à l'amitié,

—Mais enfin, ce moyen, quel est-il? demanda le baron avec une certaine impatience, car il sentait que le moment critique était arrivé, et tant de circonlocutions préparatoires ne lui présageaient rien de bon.

—Si la bohémienne de qui j'achetai ces preuves eût vécu, et

qu'elle eût consenti à dire la vérité, son témoignage eût été décisif. Eh bien ! j'ai songé, Roger, que ce qu'elle eût fait par intérêt, quand la vérité vous serait connue, vous ne refuseriez pas, vous, de le faire par amitié, et de déclarer que ce billet et ce portefeuille, vous les tenez de Pharold.

—Mais ce que vous me demandez là d'Erbray, c'est un faux serments ! s'écria le baron.

Et se levant de table, tout pâle et tout troublé, il se mit à marcher dans l'appartement d'un air sombre et perplexe.

Le comte, les yeux fixés sur son ami, attentif un instant que l'émotion produite par sa proposition eût eu le temps de se calmer. Mais voyant que la réflexion, loin de l'apaiser, semblait l'accroître, il se leva de table, s'approcha du baron, et lui posant doucement la main sur le bras pour l'arrêter :

—En vérité, Roger, dit-il d'un ton de reproche amical, je ne vous comprends pas, et si j'avais pu penser que vous prendriez ainsi ma proposition, je ne vous l'aurais certes pas faite. Je croyais parler à un homme ayant assez vécu pour apprécier les choses à leur véritable valeur, et c'est un enfant qui me répond... Que vous demandé-je, en somme ? D'aider à établir ce qui est la vérité ; quo ces pièces, Pharold les a enlevées à Lalande, et, par là, d'assurer le châtiement d'un assassin qui autrement échapperait à la justice. Est-ce en présence d'un pareil but à atteindre qu'on doit être bien scrupuleux sur le choix des moyens ? Et qu'y a-t-il là, d'ailleurs, qui puisse sérieusement offenser votre honneur et votre conscience ?

Le baron ne répondit pas. Il y avait certes, longtemps qu'il avait étouffé dans son âme tous les sentiments d'honneur et de délicatesse qui font l'honnête homme. Joueur sans probité ni scrupules, plus d'une fois il avait froidement étouffé les accusations de ses dupes dans leur sang. Mais il l'avait fait l'épée à la main, en risquant sa propre vie, et tout coupable qu'il fût, la pensée seule de l'acte lâche et criminel qui lui était demandé révoltait tout son être. Dans l'avilissement comme dans le crime il y a, fort heureusement, des degrés qu'un même homme met parfois bien des années à descendre.

Le comte avait repris sa place à la table.

—Je ne prétends, du reste, vous contraindre en rien, Roger, dit-il, et si ce que je vous demande vous répugne, mettons que je n'ai rien dit et parlons d'autre chose... Je respecte tous les scrupules, même ceux que je ne comprends pas, ajouta-t-il avec ironie, et l'indulgence que j'ai pour les autres, vous l'aurez, j'espère, pour ma façon de voir et d'agir.

Le baron se tourna vers son ami, et leurs yeux s'étant rencontrés, il se heurta à un regard si dur et si froidement menaçant qu'il en fut atterré. Il comprit qu'en dépit de ses protestations de désintéressement et d'amitié, le comte ne lui pardonnerait jamais ce refus.

Un instant il resta immobile et hésitant, puis, revenant soudain s'asseoir en face du comte :

—Et quand même, je consentirais, dit-il brusquement, vous n'en seriez pas plus avancé. Il me serait toujours impossible d'expliquer d'une façon plausible comment je suis entré en possession de ces preuves.

—Mais je ne vois pas cela, dit le comte en réprimant un vif mouvement de joie et de triomphe, car il sentit qu'en faisant cette question le baron avouait implicitement sa défaite. Si j'ai bonne mémoire, c'est deux mois après la mort de Lalande

que vous êtes parti pour les Indes et vous vous êtes embarqué à Saint-Nazaire ?

—En effet.

—Eh bien ! pourquoi la veille de votre départ n'auriez-vous pas rencontré ce bohémien ? Et qui empêche qu'en achetant, à lui ou à quelqu'un des siens, ces mêmes objets dont on a toujours besoin quand on part pour un si long voyage, il ne vous ait offert de changer une partie de votre or contre ce billet de caisse, infiniment plus commode pour vous, et que, frappé de la beauté du portefeuille d'où il le tirait, vous lui avez proposé de vous céder le tout ensemble ? Il me paraît, au contraire, que tout concourt à rendre cette histoire vraisemblable. Pharold, à cette époque, était à Saint-Nazaire ou aux environs. Il est tout simple que désireux de se débarrasser de ce papier compromettant, et cependant n'en voulant pas perdre la valeur, il se soit adressé à vous qui partiez pour les Indes, et comme la somme que représente ce billet n'est pas très-considérable, on ne s'étonnera nullement que vous n'ayez pas conçu de soupçons.

—Tout cela est vrai, dit le baron secrètement irrité de la facilité avec laquelle son ami écartait les obstacles qu'il cherchait à soulever. Mais vous oubliez que la chose aurait eu lieu il y a vingt ans, et il n'est guère probable que j'aie, pendant un laps de temps si considérable, conservé ce billet et ce portefeuille.

—Pourquoi non ? répliqua le comte en s'animant. Vous alliez aux Indes dans le but d'y refaire votre fortune détruite et surtout de vous acquitter envers quelques-uns de vos amis, envers moi principalement à qui vous deviez une somme considérable. Vous avez éprouvé bien des revers, bien des traverses. Mais au milieu de tant de vicissitudes vous n'avez jamais oublié les dettes d'honneur que vous aviez contractées, et péniblement, presque sou à sou, vous avez pu rassembler la somme nécessaire pour vous libérer. Ce billet a été la première épargne que vous ayez faite, et vous l'avez précieusement conservé dans ce portefeuille. Revenu en France, votre premier soin, bien que le payment de vos dettes dût absorber presque toutes vos ressources, a été de les solder, et c'est au moment où, devant moi, vous avez tiré ce portefeuille et déplié le billet que tout s'est découvert. Qu'y a-t-il là qui ne soit parfaitement plausible, parfaitement honorable pour vous, et quel juge, ajouta-t-il avec un sourire atroce, ne verra le doigt de Dieu dans ce hasard providentiel ?

Le baron baissa la tête. Tous les prétextes derrière lesquels il cherchait à s'abriter étaient renversés, et le courage d'un refus catégorique, il ne le trouvait plus dans sa conscience.

—J'admire votre adresse et votre présence d'esprit, d'Erbray, dit-il. Vous avez réponse à tout, et il faut vous céder, je le vois bien... Il ne fait pas bon de vous avoir pour ennemi, ajouta-t-il avec une ironie contenue.

—Non, répliqua le comte d'un ton sérieux, mais il fait bon de n'avoir pour ami, car la passion qui m'anime dans ma haine, je la porte aussi dans mes affections... Mais il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, dit-on, et nous ne tenons pas encore ce misérable bohémien.

—Je vous ai déjà offert mon concours, dit le baron avec vivacité.

—Je l'ai si peu oublié que j'allais vous rappeler votre pro-

messe. Je vous ai dit, je crois, que sa tribu est dans mes bois. Elle y médite, paraît-il, une expédition qui pourrait devenir funeste à mon gibier, et nous comptons là-dessus, mon garde et moi, pour surprendre Pharold en flagrant délit de braconnage et l'arrêter.

Puis, après avoir mis le baron au courant des projets de Cottin, le comte reprit :

—Sa haine me répond de sa fidélité. Mais c'est un assez mauvais drôle, et je ne serais pas fâché que vous soyez là pour le diriger et aussi pour avoir l'œil sur sa conduite. Ce vous sera d'ailleurs une occasion toute trouvée de voir ce Pharold, qu'il faut que plus tard vous puissiez reconnaître. Je vais vous donner une lettre pour mes gens, et dès aujourd'hui vous vous installerez à Montbrun.

Et se levant aussitôt, il passa dans une pièce voisine pour écrire la lettre. Certain maintenant, grâce au témoignage du baron, de perdre Pharold, presque assuré de le tenir avant vingt-quatre heures en sa puissance, il avait peine à contenir sa joie ; elle était même d'autant plus grande qu'il avait obtenu l'assentiment du baron sans recourir à des aveux qui pussent le compromettre ou dont son orgueil dût avoir à souffrir.

Mais à quelle épouvante, à quel désespoir eût-elle fait place s'il eût su qu'Edouard avait été témoin, la nuit même de son entrevue avec Lalande, et qu'à l'heure où il frappait son ennemi et le précipitait dans les fossés du château son fils disparaissait, laissant au Val Maudit des traces sanglantes de son passage ! Comme alors il se fût courbé sous ce doigt de Dieu dont tout à l'heure il raillait la puissance !

Quelques minutes après, il revenait auprès du baron d'Escoubac qui, pour s'étourdir, avait bu coups sur coups en son absence et noyé dans le vin ses dernières hésitations.

—Voici la lettre, lui dit-il en souriant, et voici aussi les trois cents livres dont vous avez besoin, car il ne faut pas que mes intérêts vous fassent oublier les vôtres. Je recommande qu'on vous obéisse comme à moi-même. Ne craignez donc pas de donner tous les ordres nécessaires.

—Soyez tranquille, dit le baron en se levant, ils le seront. Mais un dernier mot. Ce Pharold ne se laissera pas sans doute arrêter sans résistance ?

—Il faut bien vous y attendre.

—Mais si la résistance était poussée si loin qu'on en vînt à échanger des coups de feu et qu'une balle le frappa par hasard ?..

—Cela vous irait mieux, n'est-ce pas ? fit le comte en souriant. Je ne puis en dire autant, car ma vengeance ne sera pas complète s'il ne meurt de la mort ignominieuse des assassins, après avoir été convaincu de son crime. L'essentiel est, cependant, qu'il n'échappe pas, et l'accident dont vous parlez arriverait alors qu'il n'y aurait pas d'autre moyen d'arrêter sa fuite, je ne vous en saurais pas mauvais gré. Cela vous suffit, sans doute ?

—Oh ! parfaitement, répliqua le baron.

Et, après avoir serré la main de son ami, il allait s'éloigner lorsqu'un domestique parut et prévint le comte qu'un gentilhomme venait d'arriver et insistait pour le voir.

—A-t-il dit son nom ? demanda le comte.

—Il m'a dit d'annoncer le colonel d'Availles.

—Ah ! fit le vieillard en fronçant les sourcils. C'est bien

Conduisez-le au salon et le prévenez que je suis à lui dans un instant.

Puis, quand le domestique fut sorti, il se tourna vers le baron qui attendait, un peu surpris de l'altération de ses traits.

—Que cela ne vous arrête pas, Roger, dit-il. C'est une visite insignifiante, mais qui m'arrive assez mal, car je suis pressé. Adieu, et bonne chance !

Et tandis que le baron d'Escoubac descendait dans la cour pour y faire seller son cheval, il se rendit au salon où l'attendait le colonel d'Availles.

#### XIV

Fort étonné de la visite du colonel et en cherchant vainement le motif, le comte d'Erbray était un peu inquiet en l'abordant ; mais il dissimula son inquiétude sous un air de froideur hautaine.

N'ayant plus, du reste, aucun motif pour éloigner d'Availles de son fils, maintenant que le faux et le vrai chevalier de Langcoat avaient l'un et l'autre disparu, il était tout disposé, si l'attitude du colonel à son égard n'avait rien d'hostile et qu'une occasion se présentât de revenir sur le passé, à effacer l'impression fâcheuse qu'il avait produite sur son esprit. Il le désirait même, sentant que dans la situation où il se trouvait, le concours d'un homme tel que d'Availles lui serait aussi précieux que son hostilité pouvait lui être funeste.

Son inquiétude sur les dispositions du colonel furent bientôt dissipées. Dès qu'il parut, celui-ci s'avança à sa rencontre avec un empressement respectueux, et se hâtant d'expliquer sa présence :

—Je vous prie de m'excuser, monsieur le comte, si je me présente chez vous sans vous avoir prévenu de ma visite, dit-il, et sans m'être assuré s'il vous conviendrait de la recevoir. Mais l'affaire qui m'amène est d'une telle importance que j'ai cru devoir mettre toute autre considération de côté.

—Je vous remercie de l'avoir fait, colonel, répondit le comte avec une politesse un peu cérémonieuse, mais parfaitement cordiale, et de m'avoir aussi offert l'occasion de réparer mes torts à votre égard. J'en ai eu de graves, ajouta-t-il répondant à un geste de protestation du colonel ; je suis parfois brusque et emporté jusqu'à la violence, surtout lorsque je suis blessé dans mes sentiments, et je l'étais véritablement de vous entendre faire un si chaleureux éloge d'un homme qui m'a donné de sérieux sujets de plainte. Il a sans doute changé au point de le mériter, et maintenant je suis heureux de le savoir. Mais je n'ai pas été maître de mon premier mouvement, et comme, dans les paroles qui me sont échappées, rien ne vous était personnel, je tenais à vous donner cette explication.

—Elle était inutile, monsieur le comte, répliqua d'Availles, vivement touché de la franchise d'un aveu qu'il était loin d'attendre du caractère hautain du vieillard. La seule impression que m'eût laissée cette scène fâcheuse était le regret d'avoir involontairement offensé une personne dont je désirais vivement me concilier l'estime et l'amitié, et j'espère qu'il ne sera plus jamais question de cela entre nous.... Je venais vous parler d'Edouard, reprit-il après un silence.

Le comte le regarda d'un air un peu étonné.

—Et pourquoi ne vous a-t-il pas accompagné ? demanda-t-il. Il ne lui est rien arrivé de fâcheux, j'espère ?

—Il est absent de Tréveneuc, répartit le colonel, évitant de répondre directement.

—Absent ! fit le comte dont l'étonnement s'accrut. Et où peut-il être aller ?

—Nous l'ignorons, et c'est précisément de cette absence, qui nous inquiète, que je venais vous entretenir.

Le comte pâlit.

—Expliquez-vous, colonel, dit-il vivement, et s'il lui est arrivé quelque accident, ne craignez pas de me l'apprendre. La vérité me sera certes moins pénible que le doute où je suis.

L'agitation du vieillard était si vive que d'Availles crut devoir, au contraire, redoubler de précautions.

—Je ne sais rien de positif, je vous l'affirme, dit-il. Aussi ne voudrais-je pas vous alarmer inutilement. J'aurais même attendu pour venir vous informer de la disparition d'Edouard, si je n'eusse eu l'espérance de trouver ici quelques renseignements.

—Mais je ne puis vous en fournir aucun ! s'écria le comte avec une sorte de violence. Je n'ai pas vu Edouard depuis le jour de son arrivée, et je le croyais à Tréveneuc.

—Peut-être pourriez-vous cependant nous donner des explications sur les causes de son étrange disparition. Vous connaissez un certain Pharoold, un bohémien...

La colonel s'arrêta, stupéfait de l'effet produit par ses paroles. Au nom de Pharoold, le comte était tombé sur un fauteuil, atterré. La seule pensée que des rapports eussent pu exister entre le bohémien et son fils l'avait frappé d'épouvante, et il éprouva une émotion si vive qu'il perdit un instant la tête.

Mais rappelé à lui-même par la présence du colonel, il maîtrisa son trouble par un énergique effort de volonté, et passant la main sur son front d'un air encore égaré :

—En prononçant le nom de cet homme, dit-il, vous m'avez, sans le vouloir, vivement alarmé, et j'espère encore qu'il ne se trouve mêlé en rien à la disparition de mon fils. Je ne le connais que trop, et nous avons, dans ma famille, de tristes raisons de nous souvenir de lui.

—Auriez vous donc quelque motif de le croire animé de sentiments hostiles contre vous ou les vôtres ?

—J'en ai la certitude, colonel. Il nous a déjà bien fait du mal, et il ne cherche assurément que l'occasion de nous en faire davantage.

—Mais pensez-vous que sa haine pût avoir particulièrement votre fils pour objet ?

—Non... Mais pourquoi cette question, et où voulez-vous en venir ? Qu'y a-t-il de commun entre cet homme et la disparition de mon fils ?

—Edouard est, selon toute apparence, parti la nuit dernière pour aller trouver Pharoold, et depuis lors il n'a pas reparu.

Le comte devint livide, et une épouvantable pensée lui traversa l'esprit. Il eut comme une vision de la vérité ! Il se demanda dans quel but Pharoold avait choisi, pour une entrevue avec son fils, la nuit où il devait, lui, revoir Lalonde. Était-ce donc pour l'instruire du crime de son père, et, qui sait ? pour le rendre témoin de sa honte et de son avilissement ? A cette pensée, à celle surtout de ce qui s'était passé à Montbrun,

tout son être se révolta, et se levant, transporté de fureur et de désespoir :

—Colonel, dit-il, ce que vous venez de m'apprendre me fait trembler pour mon fils, et j'ai malheureusement trop lieu de craindre que ce misérable ne l'ait attiré dans quelque horrible guet-apens. Quoi que vous ayez à me dire, rien ne peut m'étonner maintenant ; vous pouvez donc parler sans crainte, et je vous supplie de le faire sans réticence ni plus longs délais.

—Je le ferai, monsieur le comte, répondit d'Availles. Non que j'aie rien de positif à vous apprendre. Le doute est encore heureusement possible. Mais j'ai cependant fait, avant de venir ici, des découvertes qui m'inspirent les craintes les plus sérieuses.

Et après avoir raconté comment la lettre que Pharoold lui avait remise d'une façon si mystérieuse avait déterminé la sortie nocturne d'Edouard, et comment le lendemain matin l'inquiétude de Marguerite avait donné l'éveil sur la disparition du jeune homme, il apprit au comte quels sanglants indices il avait rencontré au Val Maudit.

Le vieillard, à cette nouvelle, laissa tomber sa tête dans ses mains, et un sanglot étouffé lui échappa.

—Mon enfant ! mon pauvre enfant ! s'écria-t-il. Le misérable l'a assassiné !

Ce cri de désespoir était sincère, et une douleur si violente, qu'un instant elle étouffa toute autre pensée, le lui avait arraché. S'il aimait quelqu'un au monde, c'était assurément son fils, l'héritier de son nom et l'orgueil de sa vieillesse. Son cœur se brisait quand il pensait qu'il ne le reverrait peut-être jamais, et cependant à cette douleur si vive et si profonde se mêlait une joie secrète qu'il n'avait pas la force d'étouffer et qu'il osait encore bien moins s'avouer.

Ses craintes, depuis qu'il était mieux instruit, avaient pris une autre direction. Ce n'était plus d'avoir révélé son secret à Edouard qu'il soupçonnait Pharoold, c'était de l'avoir attiré hors du château pour s'en faire un otage qui lui répondit de la sûreté de Lalonde, et bien qu'il frémit d'horreur à l'idée que le poignard dont il avait frappé sa victime avait, par un contre coup terrible, atteint son fils, bien que pour racheter la vie d'Edouard il eût avec joie donné tout son sang, il souffrait moins de le croire mort que de penser qu'il avait irrémédiablement perdu son estime et son affection.

Cependant d'Availles avait, depuis quelques instants déjà, achevé le récit de son excursion dans la lande, et le comte, abîmé dans sa douleur et ses réflexions, ne paraissait pas s'en être aperçu. Il semblait même avoir oublié sa présence.

Vivement touché du désespoir du vieillard, le colonel le respecta d'abord. Mais songeant enfin qu'un temps précieux se perdait, et que d'ailleurs ce serait rendre service au comte de faire diversion à sa douleur en l'occupant des mesures nécessaires à prendre.

—Monsieur le comte, dit-il avec émotion, personne plus que moi ne partage votre peine. Si vous pleurez un fils, je pleure un ami que j'aimais comme un frère. Mais chaque minute qui s'écoule est une chance de plus laissée à l'assassin, permettez-moi de vous le rappeler, et pour sauver Edouard, si la chose est encore possible, pour le venger du moins, il est nécessaire d'adopter les mesures les plus énergiques.

Le comte releva vivement la tête, et de sa main, qui brûlait du feu de la fièvre, saisissant celle du colonel :

—Oui, vous avez raison, s'écria-t-il, il faut du moins venger Edouard, si nous ne pouvons plus le sauver ! Et dussé-je consacrer ma fortune toute entière à cette tâche, dussé-je y consumé ce qui me reste de vie, je veux, avant de mourir, amener l'assassin devant la justice pour qu'il y réponde son crime ! Parce que vous avez fait déjà, colonel, vous vous êtes acquis des droits éternels à ma reconnaissance, et cependant j'aurai sans doute recours encore à votre obligeance.

—Vous n'y pourrez jamais recourir assez, monsieur le comte, répliqua vivement d'Availles, et je me suis bien juré de ne pas goûter un instant de repos tant que toutes les mesures nécessaires à l'arrestation de Pharold n'auront pas été prises.

Un éclair de triomphe traversa les yeux du vieillard.

—Avant demain il sera en notre pouvoir, du moins j'ai tout lieu de l'espérer dit-il. Ce matin mes gardes m'ont informé qu'il avaient découvert un plan formé par les bohémiens pour tuer des chevreuils dans mon parc. J'ai aussitôt donné ordre qu'on procédât à l'arrestation de la bande, dont Pharold doit faire partie, et en agissant ainsi, je n'avais pas seulement en vue de préserver mon gibier. J'avais un autre but, plus grave et plus sérieux.

Malgré la colère qui le transportait, le comte hésita un instant avant de lancer définitivement l'accusation qu'il avait préparée contre Pharold. Il sentit qu'une fois portée devant le colonel, il ne pourrait plus la retirer, et si bien ourdi que fût son mensonge, il tremblait qu'un incident imprévu n'en vînt déchirer la trame, et se le couvrir de honte et d'infamie. Mais la haine l'emporta.

—Ce Pharold n'en est pas à son premier crime, dit-il, et bien avant qu'il n'attentât à la vie de mon fils, sa haine contre notre famille, dont il n'a cependant reçu que des bienfaits, nous avait déjà porté un coup terrible. Il a lâchement assassiné mon beau-frère Lalande, le père de Marguerite.

—Lui ! s'écria le colonel profondément étonné. Mais j'ai entendu dire qu'arrêté pour ce crime, il avait été reconnu innocent ?

—Il fut simplement relâché faute de preuves, répondit le comte, et, dans le fait, le crime était si atroce, qu'aucun de nous n'y put croire à l'époque. Plus tard, cependant, certaines circonstances qui me furent révélées m'inspirèrent des soupçons assez graves, et ce matin je venais, sous l'empire de ces soupçons, de prendre, pour l'arrêter, les mesures que je vous ai dites, lorsqu'un hasard vraiment providentiel a fait tomber entre mes mains une irrécusable et terrible preuve de son crime. Jugez-en vous-même, colonel !

Et d'une voix un peu tremblante, mais dont l'hésitation pouvait parfaitement être mise sur le comte de l'émotion, il apprit à d'Availles l'arrivée inattendue du baron d'Escoublac, et, pour la première fois, il s'essaya au récit du lâche et odieux mensonge qui devait faire peser sur la tête du bohémien une si terrible responsabilité.

Il ne vint pas à l'esprit du colonel le moindre doute sur la véracité du père d'Edouard. Il est des infamies qu'une âme honnête se refuse à concevoir, et le soupçon lui-même eût d'ailleurs été désarmé en entendant cette accusation sortir de la bouche d'un homme dont les yeux étient encore humides des

larmes qu'en avait arrachées la disparition de son fils. Mais son étonnement dépassa toutes les bornes, et ce qui le causait, c'était moins encore le désaccord qu'il surprenait entre l'opinion du comte et celle de Mme de Trévencuc, que l'impression qu'il avait retenue de sa conversation avec Pharold.

Si jamais il avait cru trouver dans la physionomie, dans le regard et dans le langage d'un homme d'évidents indices de franchise et de loyauté, c'était dans ceux du bohémien, et, bien que les apparences se réunissent pour l'accuser de la disparition d'Edouard, sa conviction à cet égard était loin d'être complète et arrêtée.

Cependant, en face de la preuve si positive apportée par le comte, il était impossible de conserver des doutes, du moins sur le crime, et sa raison se rendit à l'évidence, bien qu'au dedans de lui un sentiment secret, qu'il ne pouvait étouffer, s'y montrât encore rebelle.

—J'avais déjà entendu parler de ces tristes événements, dit-il. Mais j'étais mal instruit, et ce que vous venez de m'apprendre rend plus que jamais nécessaire l'arrestation d'un homme aussi dangereux. Je crains malheureusement qu'elle ne soit bien difficile à effectuer. Non que je doute de l'adresse de vos gardes et de l'utilité des mesures qu'ils ont prises. Mais ce qui est arrivé cette nuit a dû déjà modifier les plans des bohémiens. Du moins me paraît-il peu probable qu'ayant commis un pareil crime, ils demeurent dans le pays, et surtout s'exposent, pour un si faible avantage, au danger possible d'être surpris et arrêtés.

Le comte pâlit, et il eut un furieux mouvement de colère. L'idée que Pharold pût lui échapper, maintenant qu'il était sûr de le perdre, l'avait mis hors de lui.

—Vous croyez donc qu'il ne se seront pas arrêtés dans vos bois ? dit-il d'une voix tremblante.

—Je crois que leur première pensée a dû être de mettre entre eux et vous la plus grande distance possible. Il se peut cependant, s'ils connaissaient dans vos bois quelque retraite sûre, qu'ils y viennent chercher un refuge contre les premières recherches... Mais voici Jacques Morin, ajouta d'Availles, après avoir regardé par la fenêtre, où l'avait attiré le bruit d'un pas de cheval dans la cour, et les nouvelles qu'il apporte vont, je pense, vous renseigner à ce sujet.

Le comte ordonna aussitôt qu'on fit monter le garde, et, quelques minutes après, Jacques Morin parut encore tout halestant de sa course précipitée, mais les yeux et le visage rayonnants d'une joie de bon augure.

—Et bien ! Jacques, lui dit d'Availles, avez-vous réussi dans vos recherches ?

—Oui, colonel, et je crois que nous les tenons. Quand vous m'avez eu quitté, j'ai suivi le chemin où nous avions aperçu des traces de roues. Elles se sont bientôt perdues dans les ornières, mais je n'en ai pas moins continué d'aller vers Montbrun. J'avais mon idée et elle était bonne, car à moitié route à peu près, à cette maison qui est sur le bord d'un ruisseau et que monsieur le comte connaît bien, on m'a dit qu'un point du jour on les avait vus passer avec leurs chariots.

(La suite au prochain numéro.)

## UNE DETTE DE CŒUR.

### II

(Suite.)

Mais le pauvre garçon, fou d'angoisse et de désespoir, se traîna sur ses genoux et levant vers M. Groothans ses mains suppliantes.

— Eh bien ! monsieur, sortirez-vous ! Dois-je appeler mes domestiques ? demanda le négociant en étendant le bras vers le cordon de la sonnette.

Victor, frappé d'une frayeur mortelle, se leva en poussant un cri et sortit de la maison en courant.

Il ne s'aperçut pas que les passants s'arrêtaient pour le regarder, ni que les gamins le montraient au doigt. Il tenait sa tête entre ses mains comme s'il avait reçu un coup douloureux sur le crâne ; il bégayait des mots sans suite et chancelait comme un homme ivre.

C'est seulement lorsque quelques bourgeois, pris de compassion, l'arrêtèrent au passage pour lui demander s'il était malade, et lui offrir des secours, qu'il revint quelque peu à la conscience de lui-même et qu'il surmonta son désespoir, pour ne pas se donner plus longtemps en spectacle aux passants.

Hélas ! qu'allait-il faire maintenant ? Comment détourner le calice d'amertume et de honte qui s'offrait à ses lèvres ? Par quel moyen conjurer le sort affreux qui le menaçait, lui et sa famille ?... Une plainte en justice ! Le procureur du roi, le tribunal, la condamnation, la prison ! Spectres horribles qui avaient pris possession de son cœur saignant, qui le rongeaient, et l'écrasaient, et le déchiraient fibre par fibre ! Lui, un dissipateur, un fripon, un voleur ?... et sa mère, et sa sœur, et sa fiancée ! ô Dieu ! Tel était le désordre de son esprit que, lorsqu'il rentra dans la maison de sa mère, il raconta sans aucune précaution le malheur dont il venait d'être victime, quoique la mère de Christine fût encore présente.

Ce fut comme un coup de foudre pour madame Leemans, Elle tomba à la renverse sur une chaise en poussant un cri de désespoir, et demeura étendue, pâle et sans mouvement.

Claire qui s'empressa autour de sa mère avec Victor et madame Verdonk, pour la rappeler à elle, remplissait la chambre de ses cris et de ses gémissements.

Le jeune homme sentit la cruelle imprudence qu'il avait commise. Il était le seul homme dans la maison, et, si découragé qu'il fût, il ne devait pas oublier les devoirs que sa position lui imposait.

Aussi, dès que sa mère fut revenue de son évanouissement, il essaya de la consoler en lui faisant envisager l'événement sous des couleurs moins sombres ; mais la veuve désespérée versa un torrent de larmes amères, tandis que Claire ne cessait de gémir et de sangloter.

— Où chercher mille francs ? En trois jours ! Nons sommes perdus, anéantis, déshonorés. Hélas, hélas, la mort serait un bonheur pour nous. Nous, des trompeurs, des voleurs ! Nous, des voleurs, ô Dieu !

Victor, touché par cette douleur extrême, prit les mains de sa mère et lui dit d'un ton calme :

— Allons, ma chère mère, ne pleurez pas si fort : vos larmes me percent le cœur. Nous avons tort. Tous n'est pas perdu. Nous deviendrons pauvres pour quelque temps. Mais notre honneur, notre bonne renommée peut du moins être sauvée, Écoutez-moi. Je vais trouver mon ami Strooband ; s'il ne peut pas grand'chose par lui-même, il me sera du moins de quelque secours. De là je cours chez mon ancien patron M. Creps, puis chez mon parrain le charpentier ; même, s'il le faut, à la fabrique où feu mon père a travaillé. Je connais encore beaucoup d'autres personnes qui ont de l'argent et qui m'estiment. De cette façon, je finirai bien par rassembler les mille francs, et je conserverai ma place dans le bureau de M. Groothans ; alors, mère, notre bonne réputation restera sans tache. Il n'y aura que du temps de perdu pour Christine et pour moi. Nous nous soumettrons avec résignation à la volonté de Dieu.

Il vit avec bonheur que le front de sa mère se rassérénait à ces paroles, et qu'un rayon d'espoir se rallumait dans ses yeux.

— Je cours, je vole, s'écria-t-il. Consolez-vous et ne pleurez plus, avant de connaître le résultat de mes démarches... Mais à vous, madame Verdonk, à vous seule j'ai une secrète prière à adresser : Que Christine ne sache rien de ce terrible événement ! Que personne ne lui en dise un mot. Peut-être serait-il possible de lui épargner ce coup fatal. Vous me le promettez ? Eh bien, je cours, avec espoir et courage.

Le jeune homme était-il sincère ? Croyait-il réellement à la réussite de ses efforts ?... Ce fut du moins avec le sourire sur les lèvres et la confiance dans les yeux qu'il prit son chapeau et sortit de sa demeure.

Une demi-heure après, madame Leemans et sa fille étaient assises près de la table, dans la petite chambre derrière la boutique. Quelques bijoux de peu de valeur étaient étalés devant elles : deux paires de boucles d'oreilles en or, trois bagues, un collier et une montre en argent. Elles ne pleuraient plus. L'espoir de voir Victor trouver le secours qui le sauverait, leur avait



sans doute rendu un peu de courage, une autre raison encore les avait obligées de comprimer ou de cacher leurs larmes. A chaque instant il entraînait dans la boutique des personnes qui demandaient à être servies, et il fallait bien user de dissimulation envers les femmes du voisinage qui n'eussent pas manqué, avec leur curiosité indiscrette, de chercher à savoir la cause de leur tristesse.

Hélas! elles étaient pourtant encore bien malheureuse, et leur cœur était serré d'une cruelle angoisse. Dans la supposition que Victor ne réussirait qu'en partie des ses démarches, elles avaient tiré de la commode leurs modestes bijoux, même l'anneau de mariage de la mère, et pendant près d'une demi-heure elles avaient pesé, estimé et calculé ce qu'ils pouvaient bien valoir, si elles les vendaient. Mais après tous leurs calculs, elles finirent par reconnaître, avec un soupir de découragement, que le tout ensemble ne leur procurerait pas beaucoup plus de cent francs.

Elles venaient de remettre leurs bijoux dans le tiroir, et restaient assises tristement devant la table, comprimant avec peine les larmes qui leur venaient aux yeux, lorsque Victor rentra avec un visage souriant.

—Eh bien, eh bien? demandèrent les deux femmes, les yeux brillants d'espoir.

—Cela va bien, mère, répondit-il.

—Ah! Dieu soit loué! As-tu trouvé les mille francs?

—Pas encore tout à fait, mais demain sans aucun doute. J'ai toujours deux cents francs dans mon portefeuille.

—Et demain tu auras le reste?

—Où est madame Verdonk? demanda le jeune homme avec inquiétude.

—Elle est retournée chez elle.

—Ciel! elle va parler de mon malheur à Christine.

—Non, elle a promis de se taire. Mais raconte-nous donc maintenant comment tu as réussi. Tu dois avoir de bonnes nouvelles, car tu sembles content.

—Oui, ma chère mère, j'ai bon espoir, je suis presque certain de pouvoir rembourser les mille francs demain. Alors je garde mon emploi chez M. Groothans.

—Et qui viendra à ton aide?

—Franz Strooband. Il m'a déjà prêté deux cents francs dont il pouvait disposer. Il ira chercher demain les huit cents francs restants chez son oncle. Nous ne devons pas douter qu'il ne les obtiennent, à ce qu'il dit; son oncle est riche et généreux... et Franz, dût-il même inventer quelque histoire et s'accuser lui-même de n'importe quelle étourderie, demain il me tirera d'embarras.

—Oh! le généreux jeune homme!

—Et ton parrain, et M. Creps, que disaient-ils?

—Je ne suis pas allé chez eux; c'était inutile.

—En effet, moins il y a de gens qui le savent..

—Maintenant, ma chère mère, dit Victor en se passant convulsivement la main sur le front, maintenant je vous supplie de me laisser reposer un peu, j'ai la tête si fatigué que j'en suis tout étourdi. Un peu de repos me fera du bien.

—Repose-toi, repose-toi, répondit madame Leemans. Je comprends que tu sois bien abattu après une pareille agitation! N'en parlons plus aujourd'hui.

Le jeune homme recula sa chaise jusque contre la muraille, et s'y laissa tomber, la tête appuyée sur sa main comme quelqu'un qui veut dormir. Mais il était facile de voir, aux rides de son front et de ses joues, et aux contractions nerveuses de ses membres, qu'il était encore en proie à la plus vive agitation.

C'était bien naturel, d'ailleurs, le pauvre garçon, craignant de renouveler les mortelles inquiétudes de sa mère, avait menti en lui disant qu'il avait le ferme espoir d'être sauvé, car il était lui-même livré au plus profond désespoir. Toutes les personnes dont il était allé implorer le secours l'avaient éconduit par des paroles évanesques, soit qu'elles ne fussent pas en mesure de lui rendre service, soit qu'elles ne voulussent pas lui prêter leur argent. Une ou deux d'elles avaient même paru douter de la probité de Victor.

Le jeune homme, consterné de cette supposition, avait bu jusqu'à la lie l'amer calice de l'humiliation et de la honte.

Un seul avait été généreux envers lui; son ami Strooband lui avait donné tout ce qui lui restait de ses menus plaisirs d'étudiant, et maintenant, il lui faudrait rester au moins trois semaines sans argent, ou faire des dettes. De son oncle il avait été à peine question, et encore était-ce pour assurer qu'il ne se laisserait toucher par aucune prière pour prêter ne fût-ce que cent francs.

Victor était donc en proie à une douleur inexprimable et à un découragement complet. Il envisageait avec terreur le sombre avenir qui s'ouvrait devant lui, non-seulement son bonheur perdu, mais la prison et la honte comme le terme qui l'attendait.

Le cœur d'une mère est si clairvoyant! Madame Leemans commença bientôt à se douter que son fils lui avait caché la terrible vérité. Elle se tut néanmoins et dévora en silence les

sanglots qui montaient de sa poitrine oppressée.

Claire aussi tenait fixé sur son frère son regard plein d'inquiétude et de compassion.

Ce pénible silence fut interrompu tout à coup par quelques coups frappés légèrement sur le comptoir de la boutique.

—Claire, va voir, dit la mère. Il y a quelqu'un, c'est une dame ; dépêche-toi.

La jeune fille courut à la boutique. Il s'y trouvait, en effet, une dame d'une beauté remarquable, dans une très-élégante toilette. Elle était accompagnée d'une autre jeune fille qui portait un petit sac de cuir, et qui avait l'air d'une femme de chambre.

—Que désirez-vous, madame ? demanda Claire. Des rubans ?

—Vous vous appelez Claire Leemans, n'est-il pas vrai ? demanda la dame.

—Pour vous servir, madame.

—Vous avez une mère... et un frère qui se nomme Victor ?

—Oui. Madame désire-t-elle leur parler ?

Où sont-ils ?

—Là, dans la chambre, répondit Claire étonnée du ton étrange de ces questions.

Mais la dame, faisant signe à la suivante de l'attendre là, se dirigea tout droit vers la petite porte vitrée qu'elle ouvrit et entra dans la chambre avant que Claire eût le temps de prévenir sa mère. En voyant paraître cette riche étrangère, madame Leemans et son fils se levèrent pour la saluer.

La dame les regarda sans rien dire, avec son visage souriant.

—Qui avons-nous l'honneur de recevoir ? balbutia la mère Leemans.

—Je suis la signora Fioraliso ; vous avez sans doute entendu parler de moi ? répondit la dame.

—La célèbre chanteuse du théâtre de la Monnaie ? Oh ! oh ! s'écria Victor avec un accent d'admiration et de respect.

—Quoi, vous ne me reconnaissez plus ? s'écria la dame avec une nuance de tristesse.

Victor, sa mère et sa sœur secouèrent la tête d'un mouvement simultané. Ils n'avaient jamais eu, pensaient-ils, l'honneur de voir cette inconnue.

—Mon nom est Marie Fioraliso, reprit-elle. Savez-vous ce que signifie le mot italien Fioraliso ? En français, bluet ou fleur de blé ; en flamand, Corebloem.

—O Dieu, est-il possible ! Vous seriez Micke Corebloem ! s'écria le jeune homme.

—Oui, Victor Leemans, répondit la jeune dame en lui prenant la main : Je suis l'enfant que vous avez sauvée de la famine ; je suis Micke Corebloem. Ah ! voilà encore le poêle auprès duquel j'ai réchauffé mes membres raidis

par le froid. Voilà la table sur laquelle on m'a servi le repas qui m'a rendu la force et la vie. Derrière cette porte était le lit où j'ai rêvé du ciel et des anges... Venez, madame Leemans, laissez-moi vous rendre le baiser que vous avez donné de si bon cœur à la pauvre fille, lorsqu'elle est montée en chemin de fer.

Elle se jeta au cou de la mère de Victor, et l'embrassa avec la plus tendre affection.

A ce tableau, des larmes d'attendrissement jaillirent de tous les yeux.

Lorsque cette émotion fut un peu calmée, madame Leemans demanda :

—Et votre mère, vit-elle encore ?

—Oui ; elle habite près de Florence un petit bien de campagne. Elle est contente, mais les voyages lui font du mal.

—Et votre petit frère ?

—Il est resté avec elle, il est déjà fort avancé dans son éducation musicale, et il deviendra, j'espère, un excellent artiste, et tout cela, c'est à vous que nous le devons.

D'autres questions encore furent adressées à la signora Fioraliso. Pour satisfaire la curiosité bien naturelle de ses interlocuteurs, elle prit un siège et dit :

—Asseyons-nous un moment... Vous nous aviez donné les secours nécessaires pour nous rendre en France. Nous arrivâmes à Lille, chez mon oncle, qui, comme vous le savez, était premier violon à l'orchestre du Grand Théâtre. Le brave homme nous aida selon ses moyens. Je gagnai bientôt ses bonnes grâces, et il fut pour moi comme un tendre père. C'est de lui que j'appris la musique dès mon enfance, je devins assez forte sur le piano, et mon oncle disait que j'avais une voix pleine de promesses. Trois ans plus tard nous partîmes pour Paris, où mon oncle venait d'obtenir une place à l'orchestre de l'Opéra. Je suivis avec fruit les cours du Conservatoire, jusqu'au moment où mon oncle m'emmena en Italie, où on lui offrait la place de chef d'orchestre du théâtre d'une petite ville. J'apprenais, j'étudiais et je travaillais du matin au soir. Que vous dirai-je de plus ? Ma voix se développa, et j'obtins en peu de temps la faveur du public. Le bon Dieu m'a comblée de ses grâces, et maintenant j'ai une grande renommée et je gagne de l'argent, beaucoup, beaucoup d'argent.

Ces derniers mots firent une singulière impression sur madame Leemans ; elle leva la tête et ouvrit la bouche comme si elle allait parler ; mais un regard suppliant de Victor arrêta la parole sur ses lèvres.

—Ainsi, vraiment, vous ne me reconnaissez pas ? dit la jeune dame en soupirant. Vous aviez oublié Micke Corebloem ? Je devais bien

n'attendre à cela de la part de personnes si généreuses. Vous ne vous souvenez pas du bien que vous avez fait : c'est naturel. Mais moi je ne l'ai pas oublié ; je me souviens des anges de bonté qui ont sauvé de la faim et de la mort la pauvre mère et ses enfants abandonnés ; moi, du moins, je n'ai jamais méconnu au fond de mon cœur à qui la signora Fioraliso, la cantatrice encencée, est redevable de son bonheur et de sa renommée... et si j'ai consenti à promener ma "célébrité" hors de l'Italie, ce n'a été que dans l'espoir de vous revoir encore une fois.

Elle ne s'arrêta point à l'expression de la reconnaissance de la mère Leemans et de Claire ; mais elle contempla un instant le jeune homme avec une attention mêlée de surprise, en murmurant tout bas :

— Mon rêve ne m'a point trompée. Son visage est le miroir de son noble cœur...

Puis, d'un ton de solennité :

— Monsieur Victor, êtes-vous libre ?

— Libre ? Comment l'entendez-vous, mademoiselle.

— Êtes-vous marié ?

— Pas encore, hélas !

— Vous ne me croirez peut-être pas, mais à chaque progrès que je faisais, à chaque nouvel hommage que je recevais, je pensais à vous. Et je trouvais une récompense plus douce dans la certitude que je serais un jour capable de vous payer la dette de Micke Corebloem ; si la reconnaissance est un sentiment que l'on peut comparer à l'amour, la générosité et la bienfaisance sont des germes dont l'amour n'aît facilement... Victor, voulez-vous accepter ma main et partager ma fortune et ma renommée ! J'assurerai le bonheur de votre mère et de votre sœur.

— Impossible, impossible ! soupira le jeune homme.

Cette réponse parut attrister la jeune femme. Elle regarda Victor avec un air de doux reproche, et elle allait lui demander les motifs de son refus, lorsqu'une jeune fille entra vivement dans la chambre sans faire attention à personne, et s'élança au cou du jeune homme, en s'écriant avec un accent plein d'angoisse :

— Victor, mon pauvre Victor, oh ! ne pleurez pas, ne vous désespérez pas, Dieu viendra à notre aide.

— Vous le voyez, mademoiselle, dit le jeune Leemans. Il y a des liens si étroits et si pure qu'on ne peut les rompre. Mademoiselle Christine Verdonk, ma fiancée !

— Ah ! ainsi soit-il, s'écria la jeune femme. Pourvu que je puisse espérer que vous serez heureux. Je le prévoyais, et je m'attendais même à vous trouver marié. Laissez-moi em-

brasser comme une amie la jeune fille que vous avez trouvée digne de vous.

Et, en effet, elle embrassa Christine Verdonk qui, stupéfaite et à moitié méfiante, se laissa serrer dans les bras de l'étrangère.

— Écoutez, dit celle-ci, je suis obligée de vous quitter pour aujourd'hui. Mais attendez-moi au théâtre. Demain je pars avec mon oncle. Vous devez venir voir et entendre ce que, grâce à votre assistance, Micke Corebloem est devenue dans dans le monde des arts. Voici trois billets de spectacle. Vous viendrez, n'est-ce pas ! Votre présence me sera plus précieuse que celle des têtes couronnées. J'ai apporté aussi un cadeau, un petit souvenir pour mon souveur. Veuillez l'accepter pour l'amour de moi. En achevant ces mots elle rentra dans la boutique et revint immédiatement avec un petit coffret de cuir. Elle posa cet objet sur la table en disant :

— Voilà mon cadeau pour monsieur Victor. N'ouvrez pas le coffret en ma présence, je vous en prie. Demain j'apporterai aussi quelques petits présents pour vous, madame Leemans, et pour vous, mademoiselle Claire, qui m'avez un jour confié votre plus belle poupée pour me consoler, et pour vous surtout, mademoiselle Christine. Ah ! vous m'êtes bien chère, car mon bienfaiteur vous aime, et le bonheur de sa vie repose sur vous... Maintenant, au revoir jusqu'à demain.

A ces mots elle s'éloigna précipitamment.

Tous la suivirent un moment des yeux avec stupeur ; mais aussitôt ils ramenèrent leurs regards vers le coffret avec la plus vive curiosité.

Madame Leemans l'ouvrit et en tira une belle montre d'or avec une longue et lourde chaîne enrichie de brillants.

— Oh ! le beau cadeau ! Ah ! mon Dieu ! comme cela pèse ! Du véritable or ! cela vous éblouit, murmuraient les femmes en se passant la montre de main en main pour l'admirer à leur aise.

Le jeune homme quoique souriant, paraissait plongé dans ses pensées et ne partageait pas tout à fait l'enthousiasme des autres.

— Mais, Victor, lui dit sa mère, pourquoi ne parais-tu pas content de ce magnifique présent ? C'est un trésor. Si nous voulions le vendre, on nous en donnerait peut-être bien mille francs.

— Le vendre ? Vendre le cadeau de Micke Corebloem ! soupira-t-il tristement.

— Tenez, tenez, voici une lettre, dit Claire qui tenait le coffret d'une main et de l'autre tendait à son frère un petit papier plié.

Victor le déplia et lut, pendant que les femmes étaient suspendues à ses lèvres :

“A mes bienfaiteurs,  
 “Micke Corebloem ne vous doit pas seulement la vie, mais aussi sa fortune et sa renommée. Elle ne sait comment le reconnaître. Accepté, de sa main, une petite partie des fruits de votre bienfait. Si ce présent ne pouvait pas contribuer à votre bonheur, servez-vous en pour faire en mon nom, à d'autres malheureux, le même bien que vous avez fait à Micke Corebloem.”

Ils se regardèrent tous les uns les autres, comme pour se demander l'explication de cette énigme. La signora Fioraliso voulait-elle dire que si on acceptait pas la montre il faudrait l'employer en aumônes? C'était peu probable.

Victor prit le coffret des mains de sa sœur, l'examina avec attention, et leva un petit sachet de satin qui en cachait le fond... Tout à coup il pâlit, et quoiqu'un sourire éclairât son visage, il se mit à trembler de tout ses membres.

—Victor, Victor, mon pauvre fils, qu'as-tu? demanda la mère.

—Ah! grand Dieu! en croirai-je mes yeux, s'écria le jeune homme en tirant quelques papiers de la boîte. Voyez, voyez, un billet de mille francs!... et encore un, et encore un, et encore! Dix! Dix mille francs!... Je les accepte de Micke Corebloem; c'est ma délivrance, notre honneur, notre bonheur! Ma mère, ma sœur, maintenant nous sommes riches! Christine, ma chérie, nous nous marions immédiatement! tout de suite. Réjouissons-nous et rendons grâces à Dieu.

Il sauta au cou de sa mère, et pendant quelques minutes ce fut, parmi tous les personnages de cette scène, un échange de baisers et un concert de joie.

Madame Leemans s'interrompit la première et s'écria, dominant le bruit.

—Oh! mes enfants. Le vieux proverbe dit bien vrai: un bienfait trouve toujours sa récompense? les dettes de cœur sont sacrées, et vous voyez qu'elles rapportent parfois de beaux intérêts. Ah! l'heureux coffret! Dire qu'il contient le bonheur de toute une famille!

—Nous sommes riches... riches! exclama le jeune homme. Christine, faites vite faire votre robe de noce! Une vie nouvelle et brillante commence pour nous. Renfermez cet argent. Je prends un billet de banque de mille francs. Je cours chez M. Groothans. Je ne veux pas que le soupçon plane sur moi une minute de plus. Je reviens tout de suite, libre, fier, heureux! Christine, aller appeler votre mère? Nous ferons une petite fête, et nous boirons un verre de vin en l'honneur du bon ange que Dieu nous a envoyé... Oh! merci, merci, Micke

Corebloem!... Dansez, sautez, soyez gaies jusqu'à mon retour.

Et il sortit de la maison en courant.

### CONCLUSION.

Il n'y a pas longtemps je rencontraï un de mes amis qui faisait une quête dans Bruxelles au profit d'une pauvre veuve malade, et de ses enfants. Il était heureux, car ses efforts avaient réussi et il espérait encore obtenir une souscription très considérable dans une maison située à l'autre extrémité de la ville.

N'ayant rien de mieux à faire ce jour-là, je l'accompagnai, et il me raconta en détail l'histoire d'un négociant qui avait autrefois sauvé la vie à une pauvre fille, et l'avait aidée, par ses bienfaits, à devenir une célèbre cantatrice. Il ne savait pas l'histoire jusqu'au bout, mais ce dont il était certain, c'est que le négociant avait pris la cantatrice pour commanditaire, et que c'était à cette association qu'il devait sa rapide fortune.

Il me parla avec les plus grands éloges de la bienfaisance du négociant, mais surtout de l'inépuisable générosité de sa mère et de sa femme, qui étaient enchantées chaque fois que l'on faisait appel à leur aide pour soulager la misère ou les souffrances d'autrui. La sœur du négociant, qui était mariée avec un docteur, était connue dans son quartier comme la providence des pauvres: La charité était chez ces gens une vertu de famille.

Nous parlâmes encore de la louable prévoyance de la cantatrice qui, en plaçant son argent dans une maison de commerce honnête, s'assurait, avec une fortune sans cesse croissante, des garanties contre l'adversité à venir. Et nous déplorâmes l'imprudence de certains artistes qui, après une vie de dissipation, après la perte de leur voix, tombent du luxe le plus effréné dans l'abîme de la misère.

Nous étions encore sur ce sujet lorsque mon ami me montra une grande maison en me disant:

—C'est là que nous devons aller pour notre quête.

Nous sonnâmes, et je lus sur la plaque en cuivre de la porte:

*Victor Leemans & Cie.*

Nous fûmes introduits par une servante dans une espèce de petit salon. Le négociant parut aussitôt le sourire sur les lèvres.

Tandis que mon ami lui exposait l'objet de sa visite, mon attention fut attiré par un tableau suspendu à la muraille. Je m'approchai, et le

regardai avec curiosité. Cet objet m'inspira le désir de connaître entièrement l'histoire de M. Leemans, et me donna même l'idée de la raconter un jour à mes amis sous des noms d'emprunt.

La toile en question représentait une campagne en hiver, avec de la neige et des arbres dépouillés. Sur le premier plan, trois pauvres gens étaient assis : une mère avec ses deux enfants : A côté d'eux, deux jeunes gens qui avaient l'air de leur faire l'aumône ; à l'arrière plan, à demi noyé dans la brume empourprée par le soleil couchant, un ange tenant sur ses genoux un livre ouvert, et sur la première page de ce livre, le génie céleste écrivait quelque chose, sous ces mots en lettre d'or :

*Debet Deus.*

Et sous le tableau, on lisait en lettre d'or plus grandes :

*Qui donne aux pauvres prête à Dieu.*

FIN.

—000—

## AU PUBLIC.

Comme il a été annoncé dans les numéros prospectus, que deux gravures seraient publiées si nos efforts étaient secondés, nous sommes prêts à tenir notre promesse en les publiant à partir du prochain numéro.

Nous osons croire que nos lecteurs nous aideront comme par le passé, à propager la vente de notre journal, en le faisant connaître à tous ceux qui aiment la lecture des bons feuilletons et qui en ignorent l'existence.

Nous serons toujours en mesure de satisfaire aux demandes de nos abonnés, quelle soit la date des numéros, et soit qu'on désire une série complète, soit qu'on désire des numéros isolés.

LES PROPRIÉTAIRES

## LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 10 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant six mois.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.



**Biscuits Purgatifs Parisiens**

Le meilleur Remède contre la

Constipation, Migraine, Maux de Tête.

Etc., Etc., Etc.

Se vend dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires.

**PICAULT & CIE.,**

75 RUE NOTRE-DAME, Coin de Bonsecours, Montréal.

IMPRIMERIE DU JOURNAL

**Le Canadien Illustré**

32, Rue Bonsecours, Montréal.

Le soussigné informe respectueusement ses amis et le public en général, qu'il est prêt à exécuter toutes sortes d'impressions dans les deux langues, telles que :

CARTES D'AFFAIRES,

CARTES DE VISITES,

CARTES DE RAFFLE ET BAL,

EN-TÊTES DE LETTRES,

EN-TÊTES DE COMPTES,

CIRCULAIRES,

MEMORANDUM,

ETIQUETTES,

LETTRES FUNÉRAIRES,

PETITES AFFICHES,

CATALOGUES,

PAMPHLETS,

OUVRAGES DE LOI,

Etc., Etc., Etc.

Le tout exécuté avec soin et sous le plus court délai. Les prix défient toute compétition.

J. B. BYETTE, Imp.